



## Le sergent-fourrier Raymond MATHELY

DU 305<sup>e</sup> D'INFANTERIE

*tué à Brégy (Oise) le 6 septembre 1914*

*Médaille militaire et Croix de guerre*



«... En avant de cette ferme et du côté de Puisieux, se trouve une rangée de hauts peupliers. Là se tenaient les Allemands. J'ai passé à côté de votre mari lorsqu'il se trouvait à cinquante mètres de la ligne allemande, et je vois encore le regard si plein de confiance qu'il lança alors vers moi et que je lui rendis. Quelques secondes après, les Allemands ouvrirent le feu... Hélas! ce premier combat l'a vu disparaître... Il a laissé au Régiment le souvenir d'un brave qui est mort glorieusement au champ d'honneur... »

C'est en ces termes que le colonel Andlaüer, du 305<sup>e</sup> d'infanterie, décrivait à la veuve de Raymond Mathely le trépas de son mari, tombé face à l'ennemi le 6 septembre 1914, le jour même où reprenait l'offensive qu'allait couronner l'éclatante victoire de la Marne.

Quand, quelques semaines plus tard, parvint à Riom la douloureuse nouvelle, tous ceux qui avaient connu Raymond Mathely ressentirent tout à la fois une vive admiration et une émotion douloureuse : le glorieux mort était, en effet, de ceux qui, partout où ils passent, savent s'attacher d'inaltérables sympathies.

C'est en 1903 qu'il était venu terminer à Sainte-Marie de Riom de très brillantes études commencées à Saint-Joseph de Montluçon. Il suivit le cours de philosophie, dirigé alors avec le dévouement et la compétence que 20 générations ont appréciés par l'éminent professeur qu'était M. l'abbé Pierre Plazenet.

Raymond fit immédiatement reconnaître par maîtres et cama-

rades les qualités qui allaient au cours de sa vie trop brève, se développer à l'envi. Travailleur infatigable, esprit précis, il semblait prédisposé à l'étude du Droit. C'est effectivement vers elle qu'au sortir du collège il orienta sa vie, et il lui fut fidèle jusqu'au dernier moment. La conquête des grades universitaires, licence, doctorat, fut un jeu pour lui. Bientôt avocat à la Cour d'appel de Paris, collaborateur de plusieurs importantes revues de Droit, il se créait au Barreau de la capitale une situation pleine de magnifiques espérances. L'étude des sciences économiques l'attirait tout particulièrement, et les questions complexes de Droit commercial n'avaient plus de secrets pour lui.

Dans les derniers jours de juillet 1914, n'achevait-il pas de mettre la main à une très remarquable étude sur le nouveau régime fiscal des valeurs mobilières?

Mais il fut surtout un chrétien intrépide, un de ceux, rares aujourd'hui, dont l'idéal de foi chrétienne ne se dément à aucun instant de la vie. A l'âge où beaucoup ne veulent connaître de l'existence que le côté brillant et frivole, il s'était consacré avec une admirable abnégation aux œuvres multiples et fécondes qui rayonnent autour de la « Réunion des Etudiants » de la rue de Vaugirard, dont il devint le Président en 1908-1909. Entre temps il s'était marié à Paris ; deux enfants égayaient déjà son foyer au moment de la mobilisation et il attendait la venue d'un troisième.

Pendant son cours séjour à Riom, avant son départ en campagne, il eut l'occasion de manifester de façon éclatante ses sentiments religieux. Ce fut lui qui inspira et organisa la touchante messe de départ du 305<sup>e</sup>, qu'il servit lui-même à la Basilique de Saint-Amable avec le sergent Henri de la Porte. Ce dernier devait comme lui, être promu sous-lieutenant sur le champ de bataille, et comme lui aussi, tomber bientôt victime de son intrépidité. Le prêtre soldat qui célébra cette messe, M. l'abbé Bachelard, professeur au collège de Courpière, qui venait de passer brillamment sa licence d'histoire en Sorbonne, devait à son tour partager le sort de ses deux servants, et tomber d'épuisement à la suite des fatigues de la campagne.

Un souvenir à propos de cette messe de départ du 305<sup>e</sup>. Au cours de ses multiples démarches pour amener ses camarades à l'accomplissement de leur devoir chrétien, Raymond Mathely se trouva un jour en face d'un cabaretier qui crut faire preuve d'esprit en attaquant les pratiques religieuses. A peine cet individu

commençait-il ses ineptes railleries, que Raymond, bondissant sous l'outrage, lui fermait la bouche d'un seul mot, aux applaudissements de tous les assistants civils et militaires.

Dès les premiers jours de sa brève campagne, Raymond devint légendaire dans tout le régiment par son merveilleux entrain et sa belle humeur souriante. Il excellait à remonter le moral des plus pessimistes et des plus découragés, et rendait sympathique à tous sa tête classique de magistrat, aux grands favoris, aux yeux clairs et francs où brillait son esprit toujours en éveil.

Il se montra et resta tel qu'il n'avait jamais cessé d'être.

« Dans la vie intime, écrivait-on de lui, c'était cette franche gaieté, cette sûreté de tout, qui faisait de lui un entraîneur toujours du côté du bien, car le devoir, et tout le devoir, c'était la marque de sa vie. Mais il savait le rendre aimable ! et le travail, un vrai travail acharné qui absorbait sa vie et la rendait d'une intensité extrême s'ajoutait encore à tous les charmes de son esprit. »

Il avait su, dès les premiers jours, s'adonner avec un zèle et un soin méticuleux aux fonctions de sergent-fourrier de la 17<sup>e</sup> Compagnie du 305<sup>e</sup>, et c'était vraiment merveille de le voir inventorier les provisions de ses escouades et tenir la comptabilité avec toute l'habileté d'un vieux professionnel.

Seul, au milieu de ses occupations, venait tout à la fois le distraire et l'encourager le souvenir des êtres si chers qu'il avait dû quitter. Souvent sa pensée se reportait attendrie vers sa femme, ses deux enfants, sa mère. Mais cette pensée restait toujours dominée par l'image sacrée du Pays. « *Une blessure pour la France, vois-tu*, mandait-il à sa mère, *ça ne doit pas faire mal...* Ton fils qui t'aime, chère maman, *mais qui compte sur ton affection éclairée pour ne rien refuser à la Patrie.* » — « Il m'écrivait d'Alsace, dira plus tard sa femme, des choses admirables sur la douleur et le sacrifice. Il me demandait de prier pour que nos enfants ne connaissent jamais les atrocités de la guerre. Il ajoutait : « *Vous occupez le presque sommet de mon cœur, la cime est actuellement à la Patrie.* » Ame digne des héros de Corneille !

L'irréparable deuil est venu assombrir son foyer. Cinq mois après, le 6 février 1915, à ce foyer naissait son troisième enfant, son second fils ! Moins heureux que l'enfant célébré par Virgile.

*Incipe, parve puer, risu cognoscere patrem.*

Le cher petit n'aura jamais connu le sourire de son père : il connaîtra du moins ses vertus. Il fut appelé Raymond, comme lui...

Les témoignages d'admiration affluèrent sur la tombe de Mathely. Contentons-nous de rappeler le texte de la citation qui valut la remise à son fils aîné, Paul, de la Croix de guerre, en attendant la médaille militaire qui devait être attribuée plus tard à notre ancien :

« Brillant chef de section tombé glorieusement le 6 septembre à la bataille de la Marne. »

Puis, ces quelques phrases du capitaine Livorain dans la Cie duquel il avait commencé et terminé sa campagne :

« J'avais pour votre mari plus que l'affection d'un chef pour son subordonné ; j'avais pour lui une véritable amitié. Dans nos conversations, nous parlions avec confiance de la guerre, du succès futur. Il a été hélas ! un des premiers fauchés par cette moissonneuse impitoyable qui s'acharne toujours avec les meilleurs. Qu'il me soit permis, Madame, de vous dire que votre mari est mort en brave comme un bon Français qu'il était... »

Au bas d'un portrait de ses enfants, retrouvé dans ses papiers après sa mort, Raymond Mathely avait écrit ces lignes :

*C'est en pensant à mes enfants et à leur mère que j'offre s'il le faut, à Dieu ma vie pour le salut et le triomphe de ma Patrie. Vive la France ! — Ecrit sur la terre d'Alsace, août 1914. »*

En faut-il davantage pour montrer à quel degré était « bon Français » ce père si tendre, cet époux si affectionné, s'offrant en holocauste, non pas dans un moment de fièvre qui abolissait le souvenir des siens, mais froidement, résolument, l'âme pleine des chers êtres qu'il aimait plus que lui-même ?... Vraiment, il avait bien raison de dire que la cime de son cœur était à la Patrie. » Mais quel airain sera assez noble pour recueillir de telles paroles et les garder à jamais pour la leçon des générations à venir ?

